

pas a Rinnach

# LE MATRIARCAT ET LES DÉESSES ARMÉES

PAR

Denyse le LASSEUR.

*Extrait de la Revue Internationale de Sociologie.*

PARIS, V<sup>e</sup>

M. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, rue Soufflot, et 12, rue Toullier

1918

Bibliothèque Maison de l'Orient



150025

## Le matriarcat et les déesses armées (1).

### I

La question du matriarcat a été traitée mainte et mainte fois sous ses divers aspects. Il nous suffira de rappeler, après l'ouvrage classique de Bachofen « *Das Mutterrecht, eine Untersuchung über die Gynaiokratie der alten Welt, nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur* », l'excellente analyse de tous les travaux concernant ce sujet, que contient le livre de M. Giraud-Teulon intitulé : « *Les origines de la famille et du mariage* ».

Dernièrement encore une archéologue de talent, Miss Harrisson, s'est occupée incidemment du matriarcat dans son ouvrage sur Thémis.

Nous n'avons pas la prétention de traiter à nouveau cette question, d'ailleurs très complexe ; toutefois, nous avons été amenée, au cours d'une étude archéologique, à y toucher par un côté qui nous a paru avoir un intérêt particulier et que nous voudrions exposer succinctement ici : c'est celui du matriarcat envisagé dans ses rapports avec l'origine des déesses armées.

On s'explique sans peine, parmi les conceptions imaginaires de l'esprit humain, celle d'une déesse, pendant naturel de celle d'un dieu ; mais, pourquoi une déesse armée ? Comment se fait-il, pour ne parler que des peuples les plus connus, que nous trouvions, chez les Grecs, une Pallas Athéné dite Promachos, c'est-à-dire « combattant en avant des rangs », armée de pied en cap ? une Artémis chasserresse jouant de l'arc et de l'épieu ? chez les Egyptiens, une Neit ayant pour emblème le bouclier et les flèches ? chez les Babyloniens, une Istar dont l'image se présente sous la forme d'une sorte de panoplie vivante ? etc.

---

(1) Ces quelques pages, écrites pour la Revue Internationale de Sociologie, contiennent le résumé de la dernière partie d'une thèse d'archéologie orientale présentée à l'Ecole du Louvre. Cette thèse, intitulée *Les déesses armées dans l'art grec classique et leurs origines orientales*, paraîtra prochainement à la librairie Hachette.

Les résultats auxquels nous avons abouti sur ce point peuvent se résumer dans cette conclusion : tout semble indiquer que la conception d'une déesse armée a dû naître chez des peuples régis par le système matriarcal. En effet, dans les diverses régions, soit d'Occident, soit d'Orient, où l'on a constaté l'existence de déesses armées, on relève également des survivances de ce système ; c'est ainsi qu'en Grèce même, où la principale déesse, Athéné — autrement dit Minerve — nous apparaît armée et jouant un rôle belliqueux, attesté par des milliers de monuments figurés, on retrouve des vestiges d'une civilisation matriarcale antérieure à l'épopée homérique. Comme on le sait, le matriarcat implique un état social où la femme, en tant que mère, jouit d'une autorité prépondérante. C'est la femme qui donne naissance à l'enfant, qui le nourrit, qui l'élève, qui le protège encore lorsqu'il est devenu homme. Or, la mythologie grecque nous montre des déesses protégeant des héros : Déméter et Triptolème ; Héra et Jason ; Athéné et les trois héros fameux, Persée, Héraklès et Thésée, etc..

Quand la famille se constitua, ce fut tout d'abord sur une base utérine. Le mot grec qui désigne le frère, est, à cet égard, tout-à-fait révélateur : *adelphos* veut dire proprement « co-utérin ». Si, dans la poésie homérique, nombre de héros passent pour être des fils ou des descendants de dieux, c'est parce que, leurs pères demeurant inconnus, ils ne pouvaient se réclamer que de leurs mères. La haute situation des femmes est nettement marquée dans ces poèmes où nous admirons les grandes figures d'Hélène, d'Andromaque, de Pénélope, etc.. Nous rappellerons seulement, à titre d'indice, l'épisode caractéristique d'Ulysse et de Nausicaa dans l'Odyssée. La jeune fille recommande au héros de ne pas s'occuper de son père, mais de s'adresser à sa mère afin qu'elle l'accueille favorablement.

Le passage de l'état du matriarcat à celui du patriarcat, qui régit la Grèce à l'époque historique, est très visible dans la vieille légende athénienne dont nous avons encore un écho chez St-Augustin : les femmes ayant voté en faveur de la déesse Athéné — qui était en rivalité avec Poseidon pour la possession de l'Attique — perdirent le droit de vote, le privilège de la descendance par les femmes et le titre de citoyennes. Naturellement, si elles avaient perdu tout cela, c'est qu'elles l'avaient possédé.

En dehors de la Grèce, en Libye et en Egypte, les légendes et les récits des historiens semblent bien attester aussi une organisation matriarcale primitive. C'est, d'abord, le récit d'Hérodote à propos du

combat des vierges libyennes en l'honneur de leur déesse, la Tritogeneia, combat à coups de pierres et de bâtons, qui rappelle l'époque préhistorique où la femme s'armait avec ce qui lui tombait sous la main. D'après Diodore de Sicile, ces vierges libyennes seraient les descendantes des Amazones primitives qui auraient formé, à l'occident de la Libye, une nation gouvernée par des femmes guerrières.

En Egypte même, la grande déesse du Delta est une déesse armée, Neit, conçue comme le principe premier d'où tout découle. Même les autres déesses, non belliqueuses, ont la suprématie sur les dieux ; Isis, l'épouse d'Osiris, est immortelle, tandis qu'Osiris est mortel. Un autre fait symptomatique, c'est le pouvoir souverain exercé par les reines égyptiennes. La femme, quelle que soit sa condition sociale, a d'ailleurs conservé certains droits civiques. Dans les contrats d'ancienne époque l'épouse est maîtresse absolue de ses biens ; elle les administre et elle en jouit à sa fantaisie. Même à l'époque d'Hérodote, et beaucoup plus tard encore, si toutefois on peut ajouter foi au témoignage de Diodore, la femme a une situation égale, on pourrait presque dire supérieure, à celle de l'homme. Diodore nous dit en effet, en propres termes : « il est stipulé entre les mariés, selon les termes du contrat dotal, que l'homme obéira à la femme ». Autant de traits justiciables de la théorie du matriarcat.

Si nous passons en Asie, nous y trouvons des déesses armées dont le type le plus caractérisé est celui de la fameuse Istar babylonienne, la déesse de la guerre, qui, véritable Promachos orientale, marche à la tête des armées ; or, là aussi, nous trouvons d'indéniables survivances du régime matriarcal.

En Chaldée et en Elam les textes cunéiformes et les monuments nous apprennent qu'aux plus anciennes époques, non seulement la femme pouvait occuper les plus hautes situations, soit comme reine, soit comme prêtresse, mais que, dans la vie ordinaire, elle jouissait des droits civiques : elle acquiert, possède, est témoin dans les contrats, etc...

Chez les Assyro-Babyloniens, et aussi chez les Hétéens, nous voyons des reines gouverner et diriger leurs sujets, dans la paix comme dans la guerre, ce qui semble être un vestige de la constitution matriarcale dans laquelle la mère du clan principal dirigeait la tribu en toutes circonstances. Il nous suffira de citer ici le nom de la célèbre conquérante Sémiramis qui, d'ailleurs, relève autant de la mythologie que de l'histoire.

La Bible elle-même nous montre que, chez d'autres groupes de Sémites, les femmes pouvaient jouer des rôles politiques de premier plan ; inutile d'insister sur les noms fameux de Déborah, Jahel, Judith, non plus que sur ceux de la reine Jezabel et de sa terrible fille Athalie.

En Asie-Mineure nous connaissons une reine guerrière appartenant à une époque véritablement historique ; c'est la reine de Carie, Artémise, qui combattit avec Xerxès contre les Grecs. Plus tard, lorsqu'Alexandre s'empare de la Carie, il est obligé pour légitimer sa conquête de demander l'investiture à la reine indigène Ada, en se faisant adopter par elle. Cet usage se retrouve dans toutes les légendes se rapportant à la fondation de dynasties en Asie-Mineure ; par exemple pour Gygès, Priam, Gordios, Teuthras, etc. D'autre part, Héraclide du Pont mentionne expressément la « gynécocratie lycienne », c'est-à-dire un Etat gouverné par une femme ; Hérodote, de son côté, nous apprend que les Lyciens se réclamaient, non pas, selon l'usage courant de l'antiquité, du nom de leur père, mais bien de celui de leur mère. Il ajoute que, seule la descendance maternelle était reconnue pour la situation et l'état civil de l'enfant. C'est donc bien là encore le matriarcat.

## II

En somme, tout nous invite à croire que beaucoup de peuples primitifs ont pu arriver, chacun de son côté, à un même état de civilisation. Pour reconnaître ceux qui ont réellement passé par le stade du matriarcat nous avons deux critères :

1° celui des survivances dont on retrouve maintes traces dans des systèmes sociaux ultérieurs ; nous venons d'en indiquer quelques-unes ;

2° celui du genre de vie que devaient mener ces peuples à l'origine et dont il nous faut dire quelques mots.

Il semble bien que ce soit surtout chez les peuples agriculteurs que le matriarcat s'est développé.

La femme, douée d'un instinct plus sûr que celui de l'homme, chercha et trouva les plantes pouvant servir à l'alimentation. C'est ce qui ressort de l'inscription placée sur une colonne élevée à Isis ; la déesse, prenant la parole, y disait : « C'est moi qui ai la première trouvé pour l'homme le fruit dont il se nourrit. ».. Ainsi, la femme

fut, pour ainsi dire, la mère de l'agriculture. Nous trouvons une confirmation de cette vue dans le fait que ce sont presque toujours des déesses qui président à l'agriculture, et non pas des dieux. A Athènes il y avait des cérémonies réservées aux femmes seulement (les Thesmophories) et ayant pour but d'obtenir des récoltes fructueuses. On retrouve encore cette idée dans la naïve superstition des Indiens de Gumilla qui croient que le succès des plantations dépend des femmes, car, sachant enfanter, elles savent faire produire le blé à la terre.

Il est possible aussi que ce soit à la femme qu'on doive l'invention du feu. N'est-elle pas d'ailleurs encore aujourd'hui, par définition, la gardienne du foyer ? Pourquoi ? parce qu'elle en a été la créatrice. Ayant découvert le feu, et, d'autre part, les plantes alimentaires, elle fabriqua la poterie dans laquelle elle les fit cuire. Ce fut elle aussi qui discerna les plantes médicinales. La recherche des simples dut la conduire en même temps à la découverte des plantes nocives, découverte qui lui donna autant de pouvoir pour la mort que pour la vie. De là, les philtres, poisons, etc..., tenant une si grande place dans les pratiques de la magie restée, en quelque sorte, l'apanage des magiciennes. Nous citerons seulement pour mémoire les deux plus célèbres magiciennes de l'antiquité, Médée et Circé.

A côté de ce pouvoir occulte obtenu à l'aide des plantes, la femme possédait une autre force non moins redoutable, celle des oracles. Son système nerveux, plus sensible que celui de l'homme, la prédisposait à recevoir les communications des esprits invisibles avec lesquels elle pouvait à certains moments entrer en contact. C'est ce qui explique le rôle de la grande Pythie de Delphes, des Sybilles de Cumes, de la Pythonisse d'Endor, etc..

D'autre part, aux époques les plus anciennes, les hommes ne devaient pas comprendre le mystère de la génération. Encore actuellement, il existe chez les Australiens, des tribus qui ignorent comment s'accomplit la transmission de la vie. Ces peuplades s'imaginent que des embryons (émanations des âmes ancestrales) pénètrent par surprise dans le corps des femmes pour renaître à une vie nouvelle.

Les hommes primitifs purent donc croire que la femme avait des rapports avec les dieux. Nous trouvons la trace de cette croyance dans les nombreuses légendes nous montrant des mortelles fécondées par les Olympiens. Par exemple Alcmène, Danaë, Lèda et tant d'autres.

La femme, créatrice de l'être vivant, avait tout ce qu'il fallait pour en assurer ensuite l'existence, car elle détenait tous les éléments essentiels de la civilisation : agriculture, feu, médecine etc., sans compter les forces occultes. Par suite, il est probable que, chez les peuples agriculteurs, son pouvoir était absolu et incontesté.

Peut-être n'en fut-il pas toujours de même chez les peuplades vivant à l'état nomade et se nourrissant des produits de la chasse et de la pêche. Là, sans doute, les qualités instinctives de la femme avaient moins de valeur que la force physique de l'homme. Nous ne croyons pas, cependant, que la femme y ait été, dès le début, traitée en esclave. Elle pouvait chasser tout aussi bien que l'homme. C'est ce que nous montrent certaines fresques de Tirynthe du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. On y voit des femmes armées de lances ou d'arcs, à pied ou en char, en compagnie d'hommes, et chassant le sanglier. Néanmoins, la femme ne pouvait pas tout à la fois chasser et élever ses enfants. Lorsqu'elle était mère, il fallait qu'elle recourût à autrui pour assurer sa subsistance. Voilà comment, à notre avis, naquit l'union conjugale, l'association de la femme avec l'homme chargé de la nourrir, elle et ses enfants. Cette dépendance fit perdre peu à peu à la femme ses prérogatives et son ascendant mystérieux. L'homme pouvait rapporter de quoi nourrir plusieurs femmes ; ce fut la polygamie, succédant à la polyandrie, et, par suite, le système patriarcal, se substituant peu à peu au système matriarcal.

### III

Il nous reste maintenant à expliquer comment et pourquoi les peuples régis par le matriarcat ont été amenés à prendre comme symbole divin une déesse armée.

On peut envisager deux hypothèses.

Dans la première, il y aurait eu, à l'origine, un culte de l'arme, adorée pour elle-même, hache, lance ou bouclier. C'est le culte que l'on nomme l'hoplolâtrie et qui précéda, dans presque toutes les civilisations, le culte de la divinité conçue sous une forme humaine. Puis, lorsque l'être humain éprouva le besoin de représenter la divinité à son image, il se figura une hiérarchie céleste sur le modèle de la hiérarchie terrestre et, au-dessus des dieux, il plaça la déesse-mère régnaant sur eux comme la mère de la tribu régnaant sur tous

les membres de celle-ci. L'arme, vénérée seule auparavant, fut mise entre les mains de la déesse chargée de protéger et de défendre le campement ou la cité aussi bien contre les bêtes féroces que contre les ennemis.

La seconde hypothèse nous ferait remonter beaucoup plus haut dans le passé, jusqu'à l'époque antérieure à la constitution du matriarcat, alors que l'humanité confinait encore à l'animalité.

Prenons le cas où la femme, ne sachant pas comment elle est devenue mère, est seule, abandonnée à elle-même. Non seulement il faut qu'elle nourrisse ses enfants, mais il faut aussi qu'elle les défende contre les bêtes féroces, et même contre les hommes parfois anthropophages, friands de chair fraîche ; elle les défend avec ses mains, avec ses ongles, avec ses dents, et, comme elle se sent moins forte, elle cherche instinctivement de l'aide dans les ressources que lui offre la nature. Pour parer au danger immédiat elle saisit la première chose qui lui tombe sous la main, un morceau de bois, une pierre ; plus tard elle affûtera l'un et taillera l'autre, s'en faisant des armes redoutables avec lesquelles elle repoussera les attaques des hommes et des bêtes.

Prenons un autre cas, soit, par exemple, celui d'un couple primitif. L'homme est absent, soit parti pour la chasse ou pour la pêche, soit blessé, soit malade, voire mort. Force est bien à la femme de s'armer pour défendre ses enfants. Qui sait même si elle n'aura pas à tourner ses armes contre cet homme avec lequel elle s'était associée, contre le propre père de ses enfants, si celui-ci, soit par goût, soit par nécessité, à défaut du gibier qu'il n'a pas eu la chance de trouver, veut dévorer sa progéniture ? On sait que les exemples de technophagie ne sont pas rares chez les animaux, lapins, chats, serins, etc..., sans parler des bêtes sauvages. Il devait en être de même dans l'humanité primitive, témoin les légendes de Saturne dévorant ses enfants, de Pélops tué par son père qui l'offre en régal aux dieux, d'Ouranos qui veut tuer son fils Kronos, etc.. Dans toutes ces légendes, la mère s'oppose au sacrifice ; Cybèle donne à Saturne une pierre emmaillotée dans une peau de chèvre et cache le petit Jupiter dans une « caverne ». Gè, la femme et la sœur d'Ouranos, lutte contre lui pour sauver ses enfants ; son fils Kronos la défend, mais ensuite il sacrifie lui-même son propre fils à Ouranos. Ces mythes nous permettent de supposer que les sacrifices des nouveau-nés, que l'on constate à l'aurore de presque toutes les civilisations et qui se sont maintenus très tard chez certains peuples, étaient des

survivances de ces pratiques de technophagie. Aujourd'hui encore la menace de l'ogre et du croquemitaine, qui « mangent les petits enfants pas sages », est comme un écho lointain de l'époque où l'homme était anthropophage.

En dehors de la fable et du folklore, si nous nous adressons à la nature, toujours bonne à interroger, nous relevons, du haut en bas de l'échelle animale, un ensemble de faits qui nous paraissent confirmer l'explication que nous avons proposée pour le rôle de la femme s'armant afin de défendre ses enfants. Quels que soient sa taille et ses moyens d'action, la femelle, une fois mère, défend ses petits envers et contre tous. Elle est non seulement combattive, mais même agressive, et ne calcule pas ses forces. Personne n'ignore qu'une poule ayant des poussins se précipitera sans hésiter sur l'intrus, quel qu'il soit, chien, chat, etc. et arrivera à le mettre en fuite. Cette observation n'avait pas échappé aux anciens. Plutarque dit que, devant des poules défendant leurs poussins, les chiens et les serpents, effrayés, prennent la fuite. Saint-Augustin parle de la poule abritant ses poussins sous ses ailes et combattant contre le milan. La chatte, une fois mère, attaque les chiens au lieu de se sauver à leur approche. Quant aux fauves, les mots de « lionne » et « tigresse » sont, à juste titre, synonymes de courage et de férocité, parce que, chez ces animaux, les femelles mères sont encore plus redoutables que les mâles.

En définitive, nous croyons que la femme, dont les qualités sont surtout instinctives, s'est comportée, au début de l'humanité, comme se comporte la femelle. Elle a été mère, avant d'être épouse, et elle a dû combattre avant de se livrer aux industries de la paix.

C'est pourquoi, à l'époque où l'on conçoit la divinité sous une forme humaine, nous constatons deux faits parallèles et connexes qui s'expliquent l'un par l'autre. D'une part, la constitution du matriarcat, qui a pour base non pas tant la femme que la mère; d'autre part, la création du type de la déesse armée, qui n'est autre chose que la divinisation de la mère par excellence dans son rôle tutélaire.

---